

Texte écrit pour l'anniversaire (20 ans, je crois) de la Librairie Olympique de Jean-Paul Brussac à Bordeaux. (La question, posée à divers écrivains et poètes était : Quel livre emporteriez-vous sur une île déserte?)

UN LIVRE

Un livre ? Quel livre ? Tant ont compté pour moi ! Tant d'écrivains m'ont ému, instruit, accompagné ! Shakespeare, Pascal, Flaubert, Maupassant, Tchekhov, Ramuz, Kafka, Jack London, Simenon, Queneau, Philip K. Dick... Et Sponde, Du Bellay, Louise Labé, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Reverdy, Ponge, Pessoa, Brecht, Hikmet, Ungaretti, W.C. Williams... Sans oublier Arsène Lupin, Nestor Burma, le juge Ti... Et tant d'autres... Parfois seulement des fragments de livres: quand Palabaud comprend qu'il va mourir, dans « *Le Passage* » de Reverzy, quand l'aviateur Fabien, à court d'essence, monte au-dessus de la tempête vers un ciel immaculé, dans « *Vol de nuit* », la « *Cinquième Rêverie* » de Rousseau au bord du lac de Biènné, le jeune prêtre d'« *Un curé de campagne* » sauvant l'âme de la comtesse...

Un livre aussi lu cet été : « *Nunca mas* » d'Allain Glykos à l'Escampette.

Mais je vais m'en tenir au principe stupide du seul livre qu'on aimerait emporter sur l'île déserte... (Bien que je ne sois pas sûr que j'aurais envie de lire sur l'île déserte : lire suppose un retrait, un moment « hors », mais d'où l'on puisse facilement revenir au monde et à la vie, car c'est dans cet échange, cette confrontation d'expérience ou de vision que prend tout son sens la lecture.)

Bon, allez, malgré l'idiotie du projet, j'emporte mon préféré : « *Alcools* » d'Apollinaire.

Pourquoi ? Parce qu'Apollinaire était un poète inné, qui en quelque sorte « avait la grâce ». Qui savait encore écrire musical comme Verlaine (« *L'anémone et l'ancolie / Ont fleuri dans le jardin / Où dort la mélancolie / Entre l'amour et le dédain* » (Aragon s'y essaiera plus tard, mais chez lui on sent l'effort) et savait aussi écrire visuel, convulsif, comme ceux qui viendront après lui : les surréalistes, les « modernes ». Qui parlait des seules choses qui valent vraiment la peine : le temps qui passe, l'amour qui fuit. Mais avec les mots des poètes : aucun inutile, tous à double fond.

Un poème d'*Alcools* me remue toujours (parmi bien d'autres) : *Marizibill*. Les deux premières strophes, anecdotiques, sont sans grand intérêt. Mais la troisième sauve tout : « *Je connais gens de toutes sortes / Ils n'égalent pas leurs destins / Indécis comme feuilles mortes / Leurs yeux sont des feux mal éteints / Leurs cœurs bougent comme leurs portes* ».

Quand je vois les gens ici ou là, dans la rue, dans la vie, je pense à ces vers d'Apollinaire : combien sommes-nous à égaler nos destins ?

Bon, la place manque pour tout dire, et puis tout cela est subjectif.

Au fait, sur l'île déserte, je n'emporterai pas *Alcools* : je connais déjà par cœur tous les poèmes que j'y aime. Je n'emporterai aucun livre d'ailleurs. Seulement une longue vue pour ne pas rater le premier bateau qui passe...